

# LE MIROIR DU LINDRE

Photographie de couverture : Anne Louyot.

# LE MIROIR DU LINDRE

Récit

**MICHEL LOUYOT**



Éditions JALON, 2021  
editions-jalon.fr

© 2021, Michel Louyot. Tous droits réservés.  
ISBN 978-2-491068-30-1  
Dépôt légal : Juin 2021

*Pour Anne,*



*Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre mais qu'il sache l'un et l'autre.*

*Pascal, Pensée N° 418–121*





*En 2002, j'ai fait paraître aux Editions Jean-Claude Lattès un récit intitulé Nuit de Meuse. La première partie du livre est une sorte de Journal tenu en septembre 83 peu de temps avant la disparition de ma mère et alors que j'attendais mon visa pour repartir à Moscou.*

*La relation âpre mais forte que j'ai entretenue avec ma mère n'a pas toujours été comprise. La Lorraine si froide m'est une brûlure. C'est en effet de ma mère qu'il est ici question autant que de la Lorraine. Une réserve, une froideur apparente, même s'il lui arrivait de rire aux éclats, une obligation imposée par une tradition imposant de contenir ses émois. Mais une retenue qui donne d'autant plus de force aux sentiments.*

*Inès de Marville. En lui prêtant ce nom lié à la Lorraine du nord qui fut un temps sous domination espagnole, je ne crois pas l'avoir trahie ni transfigurée. Les yeux de jais de ma mère, cette ardeur qui couve sous la cendre, sa chevelure noire, son teint mat, le visage émacié par le cancer évoquent les personnages mystiques du Greco.*

*D'où la transposition. Une marque de respect. Une façon indirecte de me rapprocher d'elle après que j'avais tenté de m'en éloigner. Elle m'avait fait partager le poids de ses douleurs, elle m'en avait jugé digne mais c'était trop lourd à porter pour l'enfant que j'étais. Plus tard je compris qu'elle aussi se débattait contre les préceptes roides du vieux pays. Grande lectrice de Mauriac, elle avait fini non sans mal par se délivrer de la toile du jansénisme lorrain.*

*Endurance, persévérance, deux qualités qu'elle plaçait au-dessus de tout. Mais ce que j'ai découvert plus tard en elle, le legs qu'elle me transmet, l'exemple qu'elle donne, c'est la force d'âme, c'est aussi l'intensité de la vie intérieure, fût-elle tumultueuse. Elle a été capable de regarder la mort dans les*

*yeux. Et ce faisant, elle me met au monde une seconde fois.*

*Peu de temps avant le début de l'épidémie, je me suis rendu à Bouxières-sous-Froidmont. Non loin de la Chapelle, dans les bois, mes parents m'ont conçu sous un arbre. J'ai revu avec émotion ce lieu singulier situé sur le plateau lorrain, entre deux buttes, celle d'Arry et celle de Mousson surplombant la Moselle, face au soleil levant, face à cet Est infini que je n'ai cessé de parcourir.*

*Au retour, durant les soixante-trois jours du confinement, j'ai écrit Un café au soleil, un récit éclaté au cours duquel je reviens sur la relation avec ma mère et lui rends hommage. Après quoi, j'ai décidé de récrire la seconde partie de Nuit de Meuse consacrée à mon père et ce, sous le titre Le miroir du Lindre.*

# 1

Quitter la Cour. Je hais le cercle, l'anneau et les grilles, fussent-elles d'or. Se garder toujours une porte de sortie, une fenêtre, une issue de secours. Le bonheur de pouvoir s'esquiver, échapper au brouhaha, au tohu-bohu, au matraquage! Tirer sa révérence, adieu petits maîtres dressés sur vos ergots, adieu paons faiseurs de roue, au diable fâcheux, vampires suceurs de temps, parasites, insatiables dévoreurs d'énergie! Partir en tapinois, en semaine, quand ça vous chante, on sifflote, à petite vitesse sur l'autoroute... *Vous êtes en Lorraine*, indique le grand panneau rouge et jaune, comme si cela ne se voyait pas aux longs rectangles des champs de colza, aux ondulations du paysage, comme si cela ne se sentait pas à cette douceur humide et verte de chaque côté de la route. La voiture connaît la sortie,

on rétrograde, quatrième, troisième, on s'arrête où l'on veut, on n'a pas d'obligations. Oubliées les injonctions péremptoires qui se répètent au-dessus de l'autoroute : Boire ou conduire, téléphoner ou conduire, dormir ou conduire, écrire ou vivre, il faut choisir ! Oublié le petit monde ! Sur les départementales, plus de mot d'ordre, on musarde, on flâne, on prend son temps, on se laisse dépasser, on est à l'écoute, on vit pour écrire, on écrit pour vivre. On ne veut pas faire table rase, tout effacer, repartir de zéro. On ne refuse pas de revenir sur ses pas, de suivre les traces. On ne s'érige pas pour autant en gardien de mémoire, c'est si ennuyeux !

Il y a plus de six mois que je ne suis pas retourné en Lorraine. C'était fin octobre ou début novembre. Obstiné, croyant encore en ses chances, l'automne se prolongeait, faisait durer le plaisir. La voiture avançait dans une brume légère qui amortissait les bruits et adoucissait les lignes des collines. Les pâtures, les pommiers tordus, le filet d'eau entre les aulnes, le dédale des vallons où zigzaguaient de petits chemins, tout cela avait un air de déjà-vu. Je me souviens avoir cueilli un trompe-la-mort, ramassé des pommes sur la route. Je me sentais bien, j'avais besoin de marcher. Je grimpai jusqu'au sommet du Grand Mont d'Amance qui culmine à plus de quatre cents mètres. Du parvis de l'église, sous le cèdre qui avait résisté à la tempête de l'hiver précédent, se devinait, à main gauche dans les lointains mouillés, la masse sombre des Vosges. De longs nuages soufrés rampaient dans un ciel bas quand j'avais repris ma voiture garée au pied du Grand Mont. « Ne vous pressez pas ! » m'avait dit le Maire. « Humez le pays ! » Je roulais en douceur, de-ci de-là, de Sorneville à Brin-sur-Seille, pour la beauté